

Gilles Sebhan

LONDON WC2

Roman



Cet ouvrage est publié
avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Photographie de couverture : Neville Brody et Supertine, photomaton

© Les Impressions Nouvelles - 2013
www.lesimpressionsnouvelles.com

Gilles Sebhan

LONDON WC2

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Pour Martine & Neville
Pour Nina

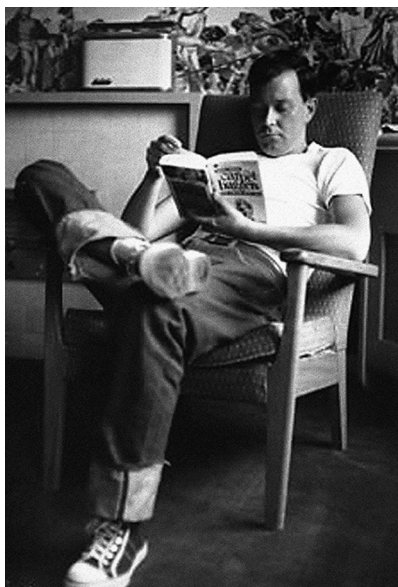
Chapitre 1

MAISONS RUSSES

1.

C'est en septembre, un jour de pluie, je rentre du collège dans une banlieue qui est mon bout du monde, un exotisme à portée de main avec le château détruit, l'escalier aux marches ébréchées comme une vieille vaisselle et cette allée des Maisons Russes qui monte et serpente. Je suis dans cette allée pour le reste de mes jours, même quand je suis à Tunis ou New York, j'y suis sans plus rien de commun pourtant avec le garçon que j'étais, je poursuis encore la même ascension même si plus rien ne m'invite à le faire, même si le sens de tout ça s'est perdu. Dans cette allée, petite silhouette à cartable gribouillé d'encre je monte, cherchant du regard ce qui pourrait bien ressembler à une maison russe telle que je l'imagine et ne voyant rien d'autre que des bicoques de banlieue. Et puis soudain l'odeur m'accroche. Un mélange de tabac et de pluie qui me fait lever le nez sur une silhouette au bout de l'allée. Durant une demi-seconde j'ai l'illusion que c'est elle. Une seconde, cela suffit pour que mon corps de gosse ressente pêle-mêle le désir et l'effondrement.

L'histoire des odeurs est une chose étrange. Cette association parfois cocasse entre l'effluve et le plaisir. Je me souviens que dans un extrait du journal de Joe Orton traduit en français dans un magazine et lu lorsque j'avais une vingtaine d'années, l'auteur évoquait les pissotières du Swinging London au milieu



Joe Orton en 1964, droits réservés

des années 60. Il notait de façon sarcastique que certains types finissent par confondre le plaisir de l'amour avec l'odeur de la pisse, sous prétexte que leur vie se passe à forniquer dans des sous-sols de gare et des arrière-salles de café, dans la poésie verdâtre d'urinoirs entartrés. J'ai toujours trouvé cette remarque à la fois pertinente et irrésistible, même si je savais qu'elle s'adressait directement au jeune naïf que j'ai été. Je me suis toujours juré de m'intéresser à cet auteur extravagant que son amant a tué à coups de marteau au moment même où il accédait à la gloire. Je me le suis juré sans jamais le faire.

En 1976, au moment de la célèbre canicule, se sont produits plusieurs événements qui peuvent nous renseigner sur l'ambiance générale de la petite famille dans laquelle j'ai

grandi. Ma sœur s'est mise à porter des chemises d'homme, à s'enfiler des épingles à nourrice un peu partout, et à se barbouiller les yeux de noir. Elle a fêté ses seize ans, et a décidé de se rebaptiser *magic vomit*, nom qu'elle s'est mise à arborer sur différents T-shirts, grâce à des transferts. Elle a commencé à s'engueuler avec mon père, à fumer et à écouter une musique qui rompait carrément avec les 33 tours de Rachmaninov et de Tchaïkovski que mes parents conservaient et passaient régulièrement comme témoignage de leurs premières années. Ma mère, cet été-là, s'est passionnée pour la photo noir et blanc et les marbrés au chocolat. Mon père a passé son temps à bricoler au sous-sol ou bien à préparer de la sangria torse nu dans la cuisine. Quant à moi, cet été-là, je n'avais que neuf ans, une passion pour les timbres-poste, l'orgue électrique et le voisinage du petit immeuble que nous habitions et avec lequel je poursuivais mon apprentissage à travers des activités telles que : l'ennemi attaché à un tronc d'arbre, la prise de guerre nue et se tortillant comme un ver, le prisonnier avec doigts dans la bouche et morve dans les cheveux.

2.

Je ne peux pas croire que l'envie d'approfondir ma connaissance de cet auteur anglais des années 60, à peu près inconnu en France bien que Stephen Frears lui ait consacré un film, ne se soit pas concrétisée durant toutes ces années *sans raison*. Une raison qui pourtant continue de m'échapper. Une chose minuscule en apparence. Il arrive qu'on passe sa vie avec la vague idée d'une chose à approfondir, une chose qu'on remet

au lendemain, un lendemain qui revient de loin en loin, deux ou trois fois dans une année, puis disparaît pendant des mois et des mois, et resurgit, mais seulement comme un parfum suranné au fond d'une vieille boîte, avant de disparaître de nouveau, ne laissant que la trace d'un léger remords, celui de ne pas s'y intéresser suffisamment pour donner envie à l'évocation odorante de s'installer pour de bon. On se dit que ces choses sans importance, on fait bien de ne pas y prêter trop d'attention, c'est toujours une façon d'éviter le danger de parasiter la vraie vie avec de fausses obsessions. C'est ainsi que nous nous coupons pour toujours de ce qui aurait fait je ne dis pas le meilleur de nous-mêmes, mais du moins de ce qui a le plus de chance en nous d'avoir un sens.

Cette vague idée, ce n'est donc sans doute pas Joe Orton, pas seulement, mais à travers lui et au-delà *ma sœur*, ce que je nomme ainsi faute de mieux, et qui me semble dépasser de loin une simple personne, mais englober tant d'autres choses pour devenir une région intérieure, un moment que je peux rejoindre par la pensée quelles que soient les circonstances de ma vie. Cette idée vague, tout simplement, sur laquelle j'ai évité de me pencher durant plus de vingt ans, c'est celle de mon amour pour elle. Je ne parle pas d'attachement, de complicité, de lien. Même s'il y avait tout cela. Mais de désir. Il semble que de onze à dix-sept ans, soit la durée de son séjour anglais, je sois tombé amoureux d'elle. Cette idée vague et pourtant totalement réelle, difficile de dire à quoi elle tient, mais autant le dire clairement tout de suite, pour ne pas transformer en tragédie ce qui a plutôt à voir avec une crise carabinée d'acné,

des slips de la veille qu'on remet sans souci, des livres de poche écornés, et un esprit de sérieux qui ne résiste pas à des toasts au fromage ou à un voyage en train ou à une intoxication alimentaire qui se termine barricadé dans les wc d'un centre pour jeunes handicapés, ou dans les fripes et les calendriers pornos : cette idée vague était celle d'un ardent désir. Entre onze et dix-sept ans j'ai désiré ma sœur et par voie de conséquence les jeunes amants de ma sœur, et tout ce qui entourait ma sœur, ses vêtements, sa musique, ses souvenirs, et ce mélange de pluie et de cigarette blonde qui m'annonçait son absence.

Sept ans : notre différence d'âge. L'âge d'un enfant entre nous. Un écart suffisant pour que, dans ma prime jeunesse, ma sœur joue le rôle d'une maman en second. Et j'ai en effet servi d'incroyable poupée pour elle et ses copines. Je passais de main en main, j'étais de toutes les petites fêtes, je servais de modèle pour des dessins en pied. Ensuite, quand ma sœur a commencé à sortir dans des boîtes, j'ai eu droit à des séances d'essayage avec elle dans la salle de bains. Elle me rendait juge de ses extravagances. Elle essayait sur moi des choses, me mettait une boucle d'oreille, me passait du gel dans les cheveux pour les dresser ensuite sur ma tête, me faisait enfiler un pantalon fuseau noir, une chemise grand-père ou un sweat troué d'épingles à nourrice. Elle me faisait fermer les yeux et me faisait tourner sur moi-même jusqu'à m'en donner le vertige, après quoi elle m'immobilisait brusquement, m'ordonnait d'ouvrir les yeux et alors je découvrais un autre dans le miroir, un autre fascinant.



Ma sœur et moi

L'été 76, j'ai également vu ma sœur se faire embrasser par un jeune homme. Je n'ai pas perçu les détails parce que j'étais moi derrière la fenêtre et eux devant la grille d'entrée de l'immeuble. Ma sœur venait de descendre de la moto du garçon, avait ôté son casque qu'elle lui rendait, ensuite ils se sont embrassés fougueusement, comme on sait le faire à cet âge. Je crois que j'en ai été scandalisé. Mais impossible à présent de savoir pourquoi. Je pense surtout que c'est le sentiment de trahison qui dominait. Le soir, j'ai rêvé que ma sœur se faisait violer par des hommes qui avaient ouvert les volets de notre chambre puisque nous habitions en rez-de-chaussée un appartement donnant sur un bout de carrière. Dans le rêve, je ressentais une énorme culpabilité à ne pas pouvoir la protéger. Même avec le recul, ce n'était pas du tout un rêve sexy. Les hommes étaient seulement affreux comme dans les pires cauchemars. Je ne l'ai jamais noté et pourtant je m'en souviens.

Sur une photo prise par ma mère à ce moment-là, nous courons tous les deux sur une pelouse en surplomb de la carrière. Ma sœur est en robe de cotonnade et je porte malgré la chaleur un sous-pull en jersey. J'ai cette coupe, ou cette absence de coupe, typique de ces années. Un casque avec des pattes. C'est ma mère qui m'égalise régulièrement avec un ciseau, tandis qu'elle utilise une sorte de rasoir avec un manche en plastique pour mon père. Ma sœur, elle, a encore de longs cheveux, on ne voit que ça sur la photo, ses cheveux qui flottent comme sur un cliché de David Hamilton. Sur une autre photo, plus ancienne, et en couleur celle-là, nous sommes sur un lit dans notre chambre commune. Le papier peint est marron, le couvre-lit orange, nos pulls violets et nous nous enlaçons sous le regard complice de ma mère.

En famille, il n'a jamais été question du garçon au baiser. Impossible de me souvenir de son visage. Mais je ne crois pas qu'il ait jamais franchi le seuil de la maison. Pourquoi ai-je été scandalisé à ce moment-là de cette vision de la fenêtre. Je crois que c'est surtout de découvrir que je n'étais pas le seul à avoir une vie secrète qui m'a surpris. Pourtant je sens bien que quelles que soient mes suppositions, je n'épuiserai jamais l'étrangeté révoltante de ce moment. En tout cas, il est clair qu'il y a eu un avant et un après. Le garçon a disparu et je me suis habitué à la vie sexuelle de ma sœur. Dans les deux années qui ont suivi, et qui devaient l'amener au tournant fatidique de ses dix-huit ans, elle s'est évertuée à multiplier les relations sexuelles et a présenté toutes ses rencontres à mes parents. La maison s'est transformée en table d'hôtes. Ma mère exerçait avec jubilation

son rôle de cuisinière, mon père ruminait depuis son fauteuil en observant le défilé. Moi j'étais comme une mascotte ou un ours en peluche qu'on garde sur le lit quand on fait l'amour. J'ai donc été aux premières loges pour découvrir les charmes de ce jeune voyou qui n'enlevait jamais ses chaussures et racontait des histoires sordides de parking. Il y a eu aussi cet Allemand qui faisait rire ma mère parce qu'il se promenait dans les rues de la ville pieds nus et ne mangeait que des légumes. Le grand escogriffe, comme l'appelait mon père. Il y a eu de petits groupes, garçons et filles, qui se retrouvaient dans la salle de jeux, pour fumer, boire et flirter. J'étais toujours là, les yeux grands ouverts.

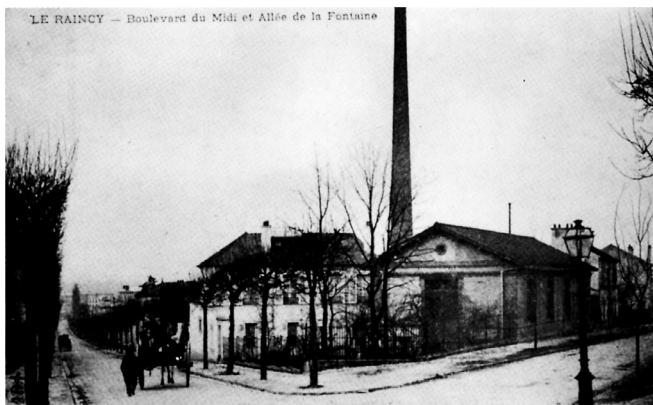
C'est un souvenir plus ancien. Ma sœur doit avoir quatorze ou quinze ans. Elle rentre de vacances. Elle était en Espagne, je ne sais plus dans quelles circonstances. Elle a fermé les volets, même si nous sommes en pleine journée. La chambre est plongée dans le noir. Elle me raconte qu'elle a connu un garçon, qu'elle est tombée amoureuse, qu'elle ne le reverra jamais. Elle se confie en disant qu'elle est triste. Elle me dit tiens je vais te mettre notre chanson d'amour. À cette époque, nous avons encore un tourne-disque, un vieux machin recouvert de velours vert. La chanson s'intitule *Can't live*. Elle démarre tout doucement, ensuite le ton monte en une plainte déchirante. C'est un hit sentimental dont ma sœur m'apprend les paroles en la repassant plusieurs fois. À la fin, on ouvre la porte, le plafonnier s'allume, c'est ma mère qui me trouve les yeux rouges et demande ce que nous fabriquons. Je crois que je suis content d'avoir pleuré même si je suis un peu gêné. J'ai l'impression

que je viens de prouver à ma sœur mon amour. Cet amour qu'un hypothétique garçon lui a refusé.

Une autre scène me vient immédiatement en mémoire. Je la mets en parallèle, même si elle est un peu plus tardive. Ma sœur est partie depuis deux ans au moins, et la chambre est à présent mon royaume. J'y ai invité mon ami d'enfance, nos relations sont passées des jeux dans la cour de récréation à quelque chose de plus ombragé. À mon initiative, il se laisse faire. Nous avons un jeu qui me fait sourire à présent : nous devons lutter pour défaire réciproquement notre ceinture. Le premier qui parvient à défaire la ceinture a gagné. Et le gage est que le perdant se fasse branler. Étrange logique. Mon ami s'arrange toujours pour perdre et je m'arrange toujours pour le laisser gagner. Mais comme nous sommes des enfants, le perdant devient toujours le gagnant au second tour. C'est à ce jeu que nous jouons ce jour-là, volets tirés, quand mon père rentre du travail sans prévenir et ouvre la porte. Nous avons le temps de nous arranger avant que mon père n'allume la lumière, c'est du moins ce que nous pensons. Mon père doit nous emmener avec lui au tir à l'arc, il nous dit de nous préparer et referme la porte. Après quoi, et c'est le plus troublant, nous terminons sans souci notre affaire avant de rouvrir les volets.

3.

Au nombre des idées étranges, je dois également mettre celle du jumelage. Une idée qui me paraît vieillotte à présent. Un vœu pieux qui n'a pas vraiment résisté à la chute du mur.



Boulevard du Midi

Le jumelage des villes entre elles a quelque chose d'étonnant, comme si les villes en personne devaient avoir des amitiés et voyager. Je ne parle pas des multijumelages – ceux des grosses capitales ressemblent à des listes de succursales – mais à ces amitiés électives que les pancartes urbaines proclament à l'entrée des petites agglomérations. De ma banlieue un peu chic, il a fallu trouver un équivalent, le jumelage ne pouvant se faire qu'avec une ville ressemblante, équivalente, absolument semblable, si bien que si d'aventure on s'y rend on sera en tous points comme chez soi et pas du tout dépaysé. Après réflexion, on a choisi une petite ville verdoyante de la banlieue londonienne et une allée a reçu le nom évocateur de *Jardin anglais*. Bien sûr, il n'y avait pas plus de jardin anglais que de maisons russes. C'était une ville étrange pour un enfant où la réalité se doublait toujours de noms fantômes.